

devraient encore les étudier et les comparer aux journées de travail apparemment plus longues, mais en réalité souvent plus courtes des gens de la campagne.

Ceux qui parlent de la vie facile des villes devraient en même temps, pour l'illustrer une bonne fois, apprendre aux cultivateurs que dans la seule ville de Québec, depuis trois ans, il y a eu presque continuellement de 2,000 à 3,000 ouvriers sans ouvrage, c'est-à-dire que 2,000 à 3,000 ouvriers et leurs familles ont été souvent dans la misère noire ; que même chez les ouvriers qui n'ont pas manqué de travail il y a eu de très nombreuses familles qui ont manqué continuellement du nécessaire ; que même chez un bon nombre des ouvriers qui sont demeurés continuellement au travail, il y a de nombreux enfants qui ne savent pas ce que c'est que de manger une nourriture capable de soutenir les forces et de répondre aux besoins de la croissance ; qu'elles n'ont pas été rares les maisons sans feu au cours de l'hiver si dur que nous avons traversé, etc.

Et une bonne fois, enfin, qu'on les donne donc ces hauts salaires de chez nous et ces courtes journées de travail en dehors de celles du chômage. Et si on doit nécessairement dire que dans certaines manufactures il y a la journée de huit heures de travail à l'usine, pourquoi ne demande-t-on pas aux cultivateurs s'ils trouveraient cela raisonnable qu'on les obligeât à consacrer l'effort fiévreux commandé par la

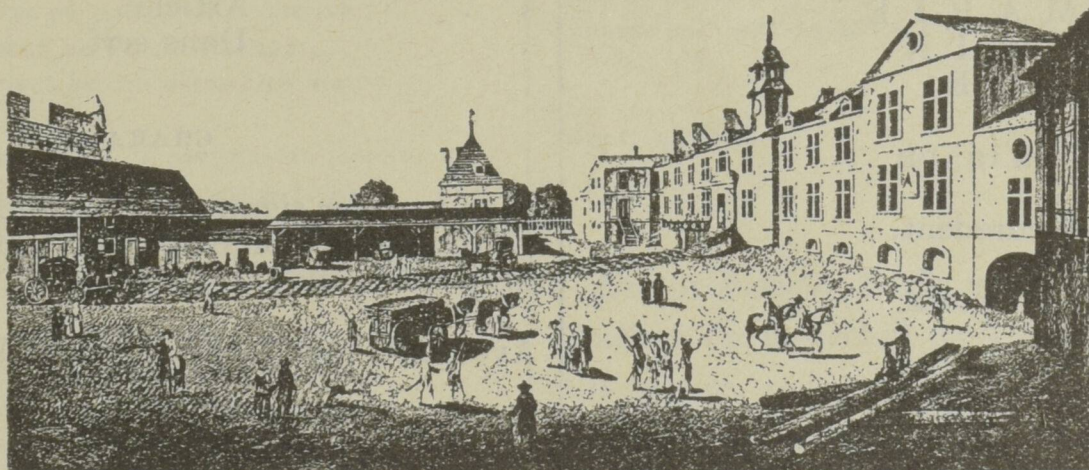
batteuse mécanique, dix ou douze heures par jour et 360 jours par année, durant le temps des battages ? Il y aurait ainsi moyen de leur faire mieux comprendre combien une journée de huit heures à l'usine, lorsque l'intensité des mouvements est commandée par une machine, est suffisamment longue si elle doit être donnée tous les jours de l'année, voire même la vie durant.

*
* *

Que l'on cesse donc de bourrer le crâne des cultivateurs avec les prétendus hauts salaires de nos ouvriers et qu'on reconnaisse franchement que le mal n'est pas à la ville, mais à la campagne même. Le jour où on aura pu se rendre compte que la cause de la désertion des campagnes ne réside pas dans les salaires payés aux ouvriers des villes mais dans les revenus trop restreints que se font les gens de la campagne, on aura fait une trouvaille précieuse. Et, au lieu de créer un mouvement de baisse dans les villes, courant ne pouvant avoir d'autre résultat que celui d'augmenter le malaise, on déclanchera peut-être, si on sait en prendre les moyens, un mouvement de hausse dans le revenu des cultivateurs et alors, alors seulement, on aura trouvé la véritable solution.

Thomas POULIN.

[*Le Travailleur.*]



LE VIEUX QUÉBEC : Vue du Palais de l'Intendant.